

# HOMÉRIQUE AMÉRIQUE



*SYLVIE LAURENT*

HOMÉRIQUE  
AMÉRIQUE

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-097461-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.editionsduseuil.fr](http://www.editionsduseuil.fr)

*À Éloi*



## Introduction

Les textes qui composent ce livre ont d'abord été écrits sous forme d'articles<sup>1</sup>. On peut donc les lire comme des séquences autonomes les unes des autres, des instantanés libres de la contrainte chronologique ou thématique. Ils suivent néanmoins une logique interne. L'idée de les rassembler est née du désir de faire connaître aux lecteurs français les mythes et mythologies qui traversent la société américaine contemporaine et qui sont bien souvent occultés par les Américains eux-mêmes.

Je voudrais tenter ici d'expliquer brièvement les hypothèses qui soutiennent cette démarche. L'inspiration initiale s'en trouve en grande partie dans l'œuvre consacrée par Jean-Pierre Vernant aux croyances essentielles de l'imaginaire grec, en particulier *Mythe et Pensée chez les Grecs* ou *Les Origines de la pensée grecque*. Dans le sillage de «l'école Dumézil», Vernant déploya ses réflexions dans de petits ouvrages dénués d'érudition superflue, capable d'éclairer ses contemporains sur la force de ces récits de fondation légendaires, négligés jusqu'alors et qui pourtant structuraient fondamentalement les sociétés de l'ancien temps. Chez les Grecs, la fonction du mythe était d'assurer l'égalité

1. La plupart d'entre eux ont paru dans la revue *La Vie des idées* (Paris, La République des Idées) entre 2004 et 2008. Je tiens à remercier mon éditeur, Thierry Pech, qui fut le premier à me publier et le premier à croire en la valeur de ces écrits. Sa confiance m'est précieuse.

de tous devant la connaissance du récit, de la mémoire collective et des croyances qu'il colportait en marge de l'histoire vécue. Cette connaissance s'exprimait à travers des fables, mais aussi dans les objets les plus anodins du quotidien.

Les mythes américains dont je discerne la force au travers de la culture populaire contemporaine me semblent jouer un rôle analogue. Les Américains confondent eux aussi volontiers temps de l'histoire et temps du récit. Il existe une «Odyssée américaine» et l'identité narrative de cette société trouve sa source dans ces nappes sous-terraines de mémoire et de croyances. Elles sont un arrière-plan fondamental de la conversation qu'elle entretient avec son passé et avec elle-même.

Le mot «mythe» correspond exactement, dans son ambivalence, à cet objet encore assez peu observé de la «pensée américaine». Vernant rappelle que *muthos* se charge d'une nuance parfois péjorative afin de désigner une assertion dénuée de fondement : des fables, des contes de nourrices, des proverbes ou des sentences traditionnelles... En somme, tous les «on-dit» qui se transmettent spontanément de bouche à oreille : «ce qui se diffuse au hasard des rencontres, des conversations», cette «puissance sans visage, anonyme et insaisissable» que les Grecs appelaient aussi *Phèmè*, la rumeur<sup>1</sup>. C'est cette rumeur, érigée en discours, qui sera au centre de cet ouvrage avec une attention particulière apportée aux bardes modernes qui donnent à l'Amérique ces «contes de nourrices» à travers lesquels elle cherche son propre visage.

Les Américains se conforment peut-être tout autant que les Grecs de l'Antiquité aux récits mythiques, justement

1. *Les Origines de la pensée grecque*, Paris, PUF, coll. «Quadrige», 1962, Préface.



parce qu'ils sont, eux, les enfants de la modernité. Si l'Amérique se raconte autant d'histoires, si elle produit autant de récits sur elle-même, c'est d'abord parce que, comme toutes les nations jeunes, elle est passionnée par le questionnement de ses origines et de ses fondements. Hommes nouveaux en quête de patrimoine historique, les Américains sont les habitants d'un pays trop neuf pour avoir sa légende des siècles. Sa naissance fut de surcroît marquée par l'arrachement au continent européen, détenteur de la mémoire ancestrale. Résolument déshéritée, l'Amérique est en rupture de ce monde et de ce temps. Cela fait «de la collectivité américaine une communauté sans mémoire et sans terre commune des ancêtres. [Les Américains] sont ces déracinés, ces hommes sans mémoire commune qui inventeront des mythes chargés de substituer aux caractères manquants à leurs sociétés d'implants, une collection d'histoires, de coutumes, de souvenirs, de folklore, d'expérience et surtout d'épopée et de gloire commune<sup>1</sup>». Une série de récits et de discours destinés à définir «l'être» américain se transmet donc, non par l'entremise d'historiens officiels ou d'instituteurs, mais par les canaux d'une société moderne répartis sur un territoire-continent: les livres, les magazines, la télévision, le cinéma... L'identité imaginaire des Américains est le socle essentiel de l'«américanité». Comme chez les Grecs, c'est tout un système de pensée et de comportements collectifs qui découle de ces croyances. Hérités et réinterprétés par les générations nouvelles, ces mythes fondateurs peuvent se déchiffrer dans les «poèmes» d'aujourd'hui, qui relisent et se réapproprient les discours d'hier.

Cet ouvrage s'inspire également des *Mythologies* de Roland Barthes. Ce dernier a tenté d'«entendre» la société fran-

1. Élise Marienstras, «Mythes modernes, entre révolutions et nations: l'exemple des États-Unis», *Alizés*, n°24.

çaise au travers du mythe, c'est-à-dire d'une « parole », d'un « message » qui suggère un système de pensée. Les lectures qu'il propose de la représentation du prolétaire américain au travers des personnages de Charlot ou du Marlon Brando de *Sur les quais* fournissent une illustration lumineuse de cette ambition : comprendre quelle histoire nous racontent ces représentations populaires, ces « signes ». C'est en ce sens que je tente à mon tour d'interpréter les « mythologies » américaines, c'est-à-dire des objets culturels d'apparence profane, où se dessine en réalité l'empreinte d'un mythe qui se déploie dans l'ensemble du corps social. Cependant, il est un aspect essentiel de ce livre qui diverge fondamentalement du projet de Barthes. L'ambition idéologique de ce dernier était en effet de dénoncer « la mystification qui transforme la culture petite-bourgeoise en nature universelle<sup>1</sup> ». Barthes place cette culture au cœur de la production des mythes et ne fait pas mystère de son mépris pour le système qui en résulte. Si je n'ignore pas la proximité entre mythe et mystification, je ne cherche pas, pour ma part, à les interpréter comme les symptômes d'une forme de domination sociale.

Dans la période plus contemporaine, l'historien marxiste Howard Zinn, qui postule, lui aussi, un tel système de domination, offrit avec son *Histoire du peuple des États-Unis* l'une des lectures les plus stimulantes de l'histoire américaine : une histoire vue par les yeux des petits, des vaincus, des stigmatisés. Immigrés, homosexuels ou prolétaires y sont les témoins de l'« arrogance nationale »<sup>2</sup>. Vendu à plus d'un million d'exemplaires depuis sa parution en 1980, ce travail est devenu un classique. Mais alors que Zinn, comme Barthes, perçoit les marginaux du pays comme les victimes

1. *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 7.

2. *History of the People of the United States*, New York, Harper-Perennial, 2003, p. 686.

d'une culture et d'une historiographie « officielle » qui les écrasent, je proposerai plutôt que ces dissidents, contestataires et excentriques, sont au contraire des inspirateurs clandestins de la geste nationale. Ils participent ainsi d'une histoire « au second degré »<sup>1</sup> qui s'infiltré dans la conscience collective.

Si les « lieux de mémoire » expriment, selon Pierre Nora, une crise du mythe national français, les « récits de mémoire » américains traduisent eux aussi un besoin de conjuration. Derrière l'apparence univoque de l'autocélébration, ils se révèlent particulièrement utiles lorsque Nation et Progrès ne vont plus de pair. Issus pour une grande part de la culture populaire, ils exaltent non la République mais la démocratie et, plus encore, le « peuple » américain. C'est à « l'homme du peuple », figure de l'innocence nationale, qu'il faut revenir lorsque le pays s'égaré. Ainsi, s'il existe certainement une culture américaine consensuelle, dite *mainstream*, elle ne peut être réduite à un rapport rigide de dominés à dominants.

Enfin, le pouvoir de subversion des mythes sur les stratégies de domination sociale est à mon sens largement sous-estimé par ces auteurs. Dans son étude magistrale sur la culture populaire des classes laborieuses britanniques, Richard Hoggart soulignait la façon dont les produits culturels grand public influencent non seulement les perceptions que le peuple a de lui-même, mais aussi la manière dont ce dernier, en retour, oriente et donne d'une certaine façon sa couleur aux messages ainsi diffusés dans la société<sup>2</sup>. Je fais mien ce prédicat. On doit aussi garder à l'esprit que l'identité américaine est profondément ancrée

1. Pierre Nora, « Comment écrire l'histoire de France », in P. Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1992, t. III, vol. 1.

2. *La Culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1970.

dans l'image du pionnier, perçu comme un homme de peu, un travailleur, un fermier laborieux qui s'est détaché des prétentions sociales du vieux monde. Il est une âme divisée, torturée par sa dualité : le barbare de l'Européen, son sauvage lointain, mais aussi le détenteur de la civilisation vis-à-vis des Indiens ou, plus tard, des esclaves africains. L'Américain se raconte donc l'histoire glorieuse de sa marginalité, et sa dissidence à la norme est même érigée en vertu. Les chapitres du roman national, qui célèbrent avant tout l'homme « commun » qui devient exceptionnel, se nourrissent des récits de travailleurs anonymes, de marginaux, de minoritaires et de stigmatisés. Le grand barde des premiers siècles de l'épopée démocratique américaine, le poète Walt Whitman, en fut l'interprète passionné. Sa poésie entendait participer de l'avènement d'une société absolument égalitaire. Il célébrait l'Amérique pour l'inviter à rejoindre l'idéal que son écriture libérée suggère : prose et poésie, parler populaire et langage soutenu, personnages riches ou pauvres, noirs ou blancs...

*J'entends chanter l'Amérique, j'ai dans l'oreille la variété  
des chants,  
Le chant des ouvriers, chacun chante le sien comme il se doit,  
joyeux fort,  
Le charpentier chante le sien cependant qu'il mesure la  
planche la poutre,  
Le maçon chante le sien, il se prépare pour son travail ou  
il le quitte,  
Le marinier chante le sien, le chant de ce qui est à lui dans sa  
barque, l'homme de pont sur le pont du steamer  
Chante le sien...<sup>1</sup>*

1. Walt Whitman, « J'entends chanter l'Amérique », *Feuilles d'herbe*, Paris, Gallimard, « NRF », 2002, p. 42, traduction de Jacques Darras.

L'œuvre de Whitman est devenue un « lieu de mémoire » dont la raison d'être était aussi de composer une chanson de geste américaine « vue d'en bas »<sup>1</sup>. Il entendait ainsi résonner les mélodies étouffées de ceux qui furent les héros damnés de l'histoire nationale :

*Par moi toutes ces voix longtemps muettes,  
Ces voix d'interminables générations de prisonniers,  
d'esclaves,  
Ces voix de désespérés, de malades, de voleurs, de nabots,  
Ces voix de cycles de préparation, d'accrétion,  
De fils connectant les étoiles, l'utérus, de semence de  
père,  
De droits d'individus opprimés par d'autres,  
De difformes, de laids, de plats, de méprisés, d'imbéciles,  
De la brume dans l'air, du scarabée roulant sa boule de  
fumier.  
Par moi les voix interdites,  
Les voix de la faim sexuelle, voix voilées – et moi j'enlève le  
voile –...*<sup>2</sup>

La construction des mythes américains vient donc bien souvent de la périphérie et elle parvient, ce faisant, à définir le centre. Je tenterai ainsi de montrer que si, comme chez les Grecs, le mythe sert à définir un espace politique et culturel commun (de façon centrifuge à Athènes, le cœur de l'hellénisme définissant ses limites), ce sont à l'inverse les marges qui définissent le cœur de ce que l'on peut appeler l'« américanité ». Je m'attache alors à observer ici et là les objets de la culture dite « de masse » qui nourrissent le débat public, à comprendre les mythes qu'ils alimentent en retraçant la généalogie littéraire et historique. Ces derniers

1. Voir Philippe Joutard, *Ces voix qui nous viennent du passé*, Paris, Hachette, 1983.

2. W. Whitman, « Chanson de moi-même », *op. cit.*, p. 93, Éditions Grasset & Fasquelle pour la traduction française, 1989.

ne sont bien sûr pas de même nature que les textes classiques, et je ne prétends pas que la tragédie grecque ou les poèmes homériques sont « la même chose » qu'une série télévisée américaine ou un livre de cuisine régionale. Mais ils ont en commun de diffuser dans la société les paroles qui donnent aux habitants le sentiment de leur appartenance civique et de l'unité de la nation. Les Américains sont les héritiers, les passeurs et les re-lecteurs d'une tradition et d'un imaginaire dont ils sont également les acteurs, réinterprétant sans cesse les grands rôles du répertoire national. Les mythes aujourd'hui perceptibles sont ainsi les « transpositions dramaturgiques »<sup>1</sup> de légendes colportées, de stéréotypes tenaces, de fables et de croyances anciennes.

Cette part d'irrationnel dans l'expérience collective n'est donc pas un vague faubourg de l'histoire formelle, celle des événements, des idées ou des techniques. Jean-Pierre Vernant proposait au contraire que l'histoire psychologique des hommes soit conçue comme le cœur de l'Histoire, s'élaborant en elle et par elle<sup>2</sup>. L'américanité se dévoilerait donc au travers de ces jeux de la mémoire que les aèdes du quotidien transmettent. Par leur résurgence et leur constante réécriture, ces récits légendaires révèlent ainsi que la démocratie américaine a besoin de ces outils de propagande nationale pour assurer sa cohésion. La formule « Nous, le peuple » qui ouvre la Constitution des États-Unis est en elle-même un mythe<sup>3</sup>; certains crient même à la mystification<sup>4</sup>.

1. Jean Chevalier et Alain Gheerbrandt, *Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Robert Laffont/Jupiter, coll. « Bouquins », 1982, XII.

2. *Religions, Histoires, Raisons*, Paris, Maspero/La Découverte, 1979, p. 73.

3. Voir Élise Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine*, Paris, Complexe, 1992.

4. Voir, entre autres, l'ouvrage éponyme d'Howard Zinn.

Mais c'est justement afin de résoudre les contradictions de l'histoire nationale que l'on perpétue le mythe<sup>1</sup>. Il rappelle aussi les corruptions qui érodèrent l'idéal fondateur que l'on nomme, pour faire vite, le «rêve américain». Ces réminiscences sont alors donneuses de leçon.

Au chant VIII de l'*Odyssée*, Ulysse verse des larmes lorsqu'il entend, anonyme, Démodocus chanter la gloire du héros mais aussi sa condamnation à l'exil et la mort absolue de ceux qui renoncent à la mémoire. Au chant XII, les sirènes chantent au roi en exil qui ne veut pas l'entendre la légende qu'est devenue son existence. Elles lui disent qui il fut et qui il ne sera plus s'il cède à leurs voix envoûtantes. Les Américains résistent eux aussi aux résurgences de la mémoire tant elles leur sont parfois douloureuses. Il fallut aux pionniers du nouveau monde inventer leur identité, et ils se crurent capables de ne jamais oublier les ressorts moraux de leur «exception». Or, nombre de mythes fondateurs se sont étiolés et ce livre en offre quelques exemples. La trahison du mythe pastoral par les constantes atteintes à l'environnement depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle est ainsi une violation de la foi matricielle en une nature américaine idyllique, «plantation du seigneur» dans laquelle se seraient épanouies les vertus nationales. Depuis James Fenimore Cooper, le mythe des terres vierges et innocentes sur lesquelles l'égalité américaine serait garantie prend le nom de *Frontier* et cette dernière était déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle «la caution de pureté qui lave l'Amérique de ses péchés<sup>2</sup>» – du capitalisme en particulier. Entre le constat résigné ou complaisant des déprédations dont elle est coupable, et le sursaut démo-

1. Voir Jean Morency, *Le Mythe américain dans les fictions d'Amérique, de Washington Irving à Jacques Poulin*, Québec, Nuit Blanche éditeur, coll. «Terres américaines», 1994, Introduction.

2. Jacques Cabau, *La Prairie perdue*, Paris, Seuil, 1981, p. 18.

cratique d'une poignée de contestataires, l'Amérique revisite aujourd'hui le mythe de la nature innocente, violente et sauvage dans laquelle l'homme se régénère.

Sa représentation du Sud, grand refoulé de la conscience américaine dont l'héritage est passé au moulinet de la légende unioniste, est un exemple de mythe anxiolytique. La guerre de Sécession racontée dans les livres renvoie le Nord à l'héroïsme et le Sud à la honte et à la culpabilité. C'est l'Amérique réelle qui aurait gagné contre une province anachronique. Cette dernière est ainsi le territoire ambigu de la mémoire : elle porte les stigmates de l'inexpiable fardeau du pays, celui de l'esclavage, mais ravive aussi le souvenir de l'utopie dont l'Amérique ne fit jamais vraiment le deuil, celle d'une nation harmonieuse et égalitaire. Et c'est donc aux vaincus et aux victimes de la sécession que revient la fonction la plus délicate, celle de rappeler la mémoire de l'esclavage, de la division, la permanence du mensonge et des questions irrésolues.

Noirs, pauvres blancs mais aussi Hispaniques replacent le Sud au cœur du débat public et ressuscitent la tension entre mythes et histoire. La dialectique du « civilisé » et du « barbare » (et de l'ensemble des catégories intermédiaires), née avec le pays, traverse ces jeux de réinterprétations. Les questionnements identitaires connexes, liant genre, confession, classe et race, seront donc abordés dans ce livre, et tenteront de définir les ressorts d'une conscience collective bien plus torturée que celle des Athéniens.

L'écrivain du XVIII<sup>e</sup> siècle Nathaniel Hawthorne raillait : « Personne n'a idée des difficultés à écrire un roman sur un pays qui n'a pas d'ombres, pas d'ambiguïtés, pas de mystères, pas de pittoresque, ni rien d'autre qu'une bonne solide prospérité étalée au grand jour. » Ce sont justement les ombres et les mystères de la mémoire américaine qui suscitent une forme d'émerveillement pour l'observatrice que je suis, et je l'espère pour le lecteur.



I

COSMOS ET CHAOS



## Souvenir sudiste, mémoire américaine

Le discours du démocrate John Edwards sur les « deux Amériques », prononcé en 2003 afin de souligner la fracture nationale provoquée par le mandat de George Bush<sup>1</sup>, avait marqué les esprits. Les candidats de la nouvelle campagne présidentielle se gardent bien aujourd'hui de souligner la ou les divisions américaines. Il n'est jamais anodin en effet d'évoquer la dualité de la Nation : celle des riches et des pauvres, certes, celle des partisans de la guerre en Irak et de leurs opposants naturellement, mais aussi, en filigrane, celle du Nord et du Sud. Ces clivages sont terribles pour un pays qui porte encore en lui la cicatrice de la désunion. Tout ce qui la rappelle provoque l'angoisse d'un peuple qui vénère l'adresse de Gettysburg, cette supplique à l'unité nationale, à nouveau relue lors du premier anniversaire des attentats du 11 Septembre. La mémoire de la guerre civile américaine est victime d'un filtre inconscient qui ne conduit pas tant à l'occulter (bien que l'on compte peu d'œuvres littéraires ou cinématographiques explicitement consacrées à ces événements) qu'à la transformer en geste héroïque simpliste opposant un Nord juste à un Sud sécessionniste archaïque, symbolisé par la caricaturale Géorgie<sup>2</sup>.

1. Discours prononcé le 30 décembre 2003 à Des Moines, dans l'Iowa.

2. Dans un article intitulé « The Southern Cross », paru dans le magazine *The Atlantic* en mars 2004, Joshua Green rendait compte de la

C'est pourtant faire peu de cas de la vérité historique et du nuancier géographique. John Edwards le sait sans doute, lui qui vient de ce «Sud du milieu», la Caroline du Nord. Le romancier Charles Frazier, dont les racines s'y trouvent aussi, le sait sûrement. Son premier roman, *Cold Mountain*<sup>1</sup>, est un retour saisissant sur un Sud dépouillé de sa légende, loin des stéréotypes rassurants adoptés depuis 1865 tant par le Nord «hubristique» que par le Sud humilié. Rompant avec le mythe tout en se réclamant d'Homère, Frazier s'interroge sur le passage de cette Amérique du temps de l'Histoire au temps du récit. Son Sud, celui des Appalaches sauvages et isolées, est un monde perdu. Disparu derrière la brume opaque de l'idéologie unioniste, il est absent de la conscience et du discours d'un pays depuis lors convalescent. Le roman et son adaptation cinématographique par Anthony Minghella en 2004 (auquel Frazier a été pleinement associé) illustrent le besoin impérieux de raconter et d'exorciser la mémoire de ces régions et révèle ainsi qu'au moment où l'on n'a peut-être jamais autant parlé de lui, le Sud n'a sans doute jamais été aussi méconnu. *Cold Mountain* se présente comme une odyssee salutaire au temps de l'histoire et du langage.

La guerre civile américaine est la matrice de l'œuvre. Fond sonore chez Frazier, elle fait l'ouverture violente du film de Minghella. La bataille de Petersburg est le lieu fondateur du périple du héros. L'horreur et la violence du conflit fratricide y sont poussées jusqu'à l'absurde : au milieu des corps démembrés, un Noir de l'Union et un Indien sudiste s'empoignent dans une danse macabre.

---

polémique autour du retour plébiscité du drapeau confédéré sur le Capitole de cet État.

1. Son nouveau roman, *Treize Lunes*, vient d'être publié en français aux Éditions de l'Olivier (2008).

# Table

Introduction . . . . .	9
------------------------	---

## I. COSMOS ET CHAOS

1. Souvenir sudiste, mémoire américaine . . . . .	21
2. On achève bien les montagnes . . . . .	31

## II. SIRÈNES ET NOURRICES

3. L'Amérique au banquet . . . . .	41
4. Marilyn, la petite sirène . . . . .	49
5. Courtisanes ou amazones . . . . .	59

## III. ESCLAVES ET AFFRANCHIS

6. Démagogues sudistes . . . . .	71
7. Eminem, le stigmaté du pauvre blanc . . . . .	77
8. Barack Obama, un enfant de Dionysos . . . . .	83
9. De l'Afrique en Amérique . . . . .	99
10. Les foudres de Martin Luther King . . . . .	119

#### IV. MÉTÈQUES ET BARBARES

11. Latinos : jamais avec eux, jamais sans eux . . . . .	133
12. Les Indo-Américains : mirage de l'Autre et citoyens modèles. . . . .	147
13. Couronne d'épines et passions démocratiques. . .	157
14. Paris, nouvelle Athènes de <i>Sex and the City</i> . . . .	167
Épilogue. John McCain, itinéraire d'un patriote . . . . .	179